

Une Italie un peu sage *La Veuve rusée*

Étienne Bourdages

Numéro 104 (3), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourdages, É. (2002). Compte rendu de [Une Italie un peu sage : *La Veuve rusée*]. *Jeu*, (104), 70–72.

ÉTIENNE BOURDAGES

Une Italie un peu sage

« Caractères et nations »

Au siècle de Goldoni, nombre de jeunes gens nantis font ce qu'on appelle le « Grand Tour ». Ils parcourent le monde, se comparent à d'autres cultures et à d'autres tempéraments. Plusieurs se retrouvent à Venise. C'est le cas des quatre prétendants qui tournent autour de Rosaura, personnage central de *la Veuve rusée*, pièce que Goldoni écrit en 1748. Rosaura vient de perdre son mari, un vieil impotent qui ne l'a de toute évidence pas rendue heureuse, mais qui lui a tout de même laissé une petite fortune. Les quatre hommes, un Français, un Anglais, un Espagnol et un Italien, rendent visite à la jeune veuve à tour de rôle, la complimentent, lui offrent des cadeaux. Or, font-ils ainsi preuve d'un amour véritable ou sont-ils plutôt intéressés par la fortune de Rosaura ? C'est ce qu'elle tentera de découvrir en éprouvant l'honnêteté de chacun à l'aide des masques d'une Française, d'une Espagnole, d'une Anglaise et, finalement, d'une Italienne.

Il ne s'agit pas d'un procédé dramatique très original. Goldoni l'emploie toutefois avec habileté : la peinture des caractères et les déguisements donnent droit à des moments fort drôles, le rythme est bon, bref, on ne s'ennuie presque pas. Seulement, voilà, avec un filon aussi mince, l'intérêt du spectateur s'essouffle bien avant le début du deuxième acte. De fait, la structure de la pièce, extrêmement répétitive, lasse rapidement. Chacun son tour, les prétendants viennent prendre le chocolat chez Rosaura. Chacun son tour, les prétendants offrent un cadeau à Rosaura. Chacun son tour, ils réagissent à la réponse de Rosaura. Chacun son tour, ils se laissent tromper par le déguisement de Rosaura... Entre-temps, ils se disputent, se provoquent et s'affrontent en duel. Cette redondance épuise lentement mais sûrement la curiosité du spectateur. Ce dernier en vient presque à pouvoir prédire quels personnages seront présents à la scène suivante et dans quelles situations ils se retrouveront. La pièce se met en quelque sorte elle-même en abyme et le décor minimaliste, fait de grands panneaux carrelés de miroirs, semble conçu pour souligner cette impression.

Cela dit, malgré ses défauts, la structure de la pièce permet de mettre en évidence le caractère typique de chacun des quatre hommes. Au XVIII^e siècle, le préjugé voulant qu'il y ait corrélation entre un lieu donné et le caractère de ses habitants est très



La Veuve rusée

TEXTE DE CARLO GOLDONI; TRADUCTION DE MARCO MICONE. MISE EN SCÈNE : GUILLERMO DE ANDREA, ASSISTÉ DE CAROL CLÉMENT; DÉCOR : YVAN GAUDIN; COSTUMES : FRANÇOIS BARBEAU; ÉCLAIRAGES : STÉPHANE JOLICEUR; MASQUES : DONATO SARTORI; MUSIQUE : OSVALDO MONTES; ACCESSOIRES : JEAN-MARIE GUAY, ALAIN JENKINS. AVEC ANDREAS APERGIS (MILORD ROBENIF), YVAN BENOIT (LE DOCTEUR LOMBARDI), EMMANUEL BILODEAU (MONSIEUR LE BLEAU), GINETTE CHEVALIER (MARION), GUILLAUME CHOUINARD (ARLEQUIN), TONY CONTE (LE COMTE DE BOSCONERO), ISABELLE DRAINVILLE (ELEONORA), REDA GUERINIK (ABDOU ET UN GARÇON DE CAFÉ), JEAN HARVEY (DON ALVARO DE CASTILLE), BERNARD MENEY (BIRIF ET CAFETIER), PIERRETTE ROBITAILLE (PANTALON DEI BISOGNOSI), GENEVIÈVE ROCHETTE (ROSaura) ET FLORENCE P. TURGEON (FEMME DE CHAMBRE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, PRÉSENTÉE DU 23 AVRIL AU 18 MAI 2002.



La Veuve rusée de Goldoni, mise en scène par Guillermo de Andrea (Théâtre du Rideau Vert, 2002). Sur la photo : Geneviève Rochette (Rosaura) et ses prétendants masqués. Photo : Christian Desrochers.

répandu¹. Il inspire Montesquieu dans ses *Lettres persanes*, Jonathan Swift dans *Gulliver's Travels*. Quelques décennies plus tôt, La Fontaine écrivait déjà que « se croire un personnage est fort commun en France. / On y fait l'homme d'importance, / Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois », que « les Espagnols sont vains », orgueilleux et s'emportent facilement, tandis que « les Anglais [eux] pensent profondément; / Leur esprit, en cela, suit leur tempérament² ». Le texte de Goldoni poursuit dans cette veine. On assiste en effet à une véritable galerie de portraits vivants. Les acteurs jouent le jeu en reprenant avec bonheur les stéréotypes associés à la nationalité de leur personnage : l'Italien est jaloux, le Français, coquet, l'Espagnol, sombre et bouillant, tandis que l'Anglais est prétentieux et presque impassible. Les costumes soulignent d'ailleurs ces traits. Par exemple, le Français est couvert de dentelle, il agite constamment son mouchoir, s'inquiète de l'allure de sa perruque et de la grosseur de ses faux mollets, alors que de son côté l'Espagnol affiche une virilité et une sévérité toutes de rouge et de noir. On s'en tient ainsi au ton de la comédie caricaturale où les types se reconnaissent de loin. Certains des comédiens se donnent un accent, ils jouent tous avec justesse, mais aucun ne se démarque vraiment; il est sûrement difficile de nuancer ou de donner une personnalité originale à des personnages aussi unidimensionnels et qui ne sont en fait qu'une variante l'un de l'autre. À part peut-être Emmanuel Bilodeau. Certes, son rôle a plus d'importance (le Français Monsieur Le Bleau est aussi intéressé par la sœur de Rosaura et se laisse finalement convaincre de l'épouser), mais force est d'admettre que Bilodeau rend très bien le coquet efféminé soucieux de son apparence. On se souvient par contre de l'avoir déjà vu sur une autre scène avec des tics et des manières semblables.

Morne Venise

Ce qui étonne le plus dans cette galerie de portraits, c'est la représentation des Italiens. Ceux-ci, que ce soit Rosaura (Geneviève Rochette), sa sœur (Isabelle Drainville), son père (Yvan Benoît) ou son soupirant de longue date, le Comte de Bosconero (Tony Conte), sont interprétés de manière tout à fait naturelle, sans ostentation. Les comédiens ne feignent pas d'accent. En fait, ils n'ont d'italien que le nom. L'exubérance et la chaleur méditerranéenne sont en quelque sorte évacuées au profit d'un certain rationalisme, en particulier chez Rosaura et Bosconero, qui semblent avoir oublié comment sourire et se réjouir. Ce choix de mise en scène vise-t-il à amoindrir une quelconque barrière culturelle et à faciliter l'identification du spectateur aux protagonistes en lui donnant le sentiment qu'il est aussi « italien » qu'eux? Les Italiens ont eux aussi un caractère stéréotypé qu'il aurait été intéressant d'explorer davantage, tout en continuant de respecter le parti pris évident de Goldoni pour ses compatriotes. On comprend en effet assez vite que, dans l'esprit de l'auteur, les Italiens sont les moins ridicules et les plus honnêtes; c'est à Bosconero que Rosaura accordera sa main.

Cette Italie un peu mièvre se retrouve dans le jeu excessivement sobre de Geneviève Rochette. Sa veuve paraît plus raisonnable que rusée. Par moments, on la dirait même blasée. Elle jure ainsi avec les figures outrées des étrangers qui lui tournent autour. À

1. À ce sujet, on pourra consulter l'ouvrage de Louis van Delft, *Littérature et anthropologie : nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

2. Extraits tirés des fables suivantes : *Le rat et l'éléphant*, *Le mari, la femme et le voleur* et *Le renard anglais*.

un point tel que la comédienne nous donne un peu l'impression qu'elle n'a pas assisté aux répétitions et a appris son rôle seule, chez elle. Ce n'est que lorsque la veuve ruse enfin (il faut attendre les dernières scènes de la pièce avant de la voir, elle qui était jusqu'alors passive, passer à l'action et réagir au manège de ses soupirants) que Rochette prend goût au jeu et s'amuse. Comme si la pièce l'ennuyait, jusqu'au moment où l'intrigue lui donne enfin l'occasion de jouer sur d'autres registres en contrefaisant avec un soupçon d'exagération le caractère conventionnel associé à des femmes de nationalités différentes.

Venise n'est pas pour autant mise de côté. Cependant, l'atmosphère du carnaval, qui sert de toile de fond, est suggérée par le passage entre les scènes d'individus masqués et déambulant en silence au son d'une musique lugubre. L'éclairage est généralement sombre. De sorte qu'on s'éloigne beaucoup de l'ambiance de fête galante qui ressort des comédies de Goldoni, dans lesquelles les personnages prennent plaisir à se jouer les uns des autres, à se déguiser, à simuler. Chez Goldoni, les vicissitudes de l'amour ne sont jamais abordées de façon bien sérieuse par les personnages. En fin observateur de la condition féminine, l'auteur présente des femmes libérées aux idées libertines et tout à fait conscientes de l'emprise qu'elles ont sur les hommes. Mais la morosité qui se dégage des intermèdes transitoires, la sobriété du décor et le statisme de la mise en scène paralysent ces élans de frivolité. Par moments, on a un peu l'impression d'assister à une soirée de chaises du genre « Rosaura reçoit ». Le peu de dynamisme auquel nous avons droit survient lorsque les impétueux prétendants se croisent et soupèsent leur amour respectif pour la belle veuve. Il n'y aurait donc que les touristes qui profitent du carnaval...

L'Italie transparaît aussi à travers les apartés que le traducteur Marco Micone a choisi de laisser dans la langue de Goldoni, comme il l'a d'ailleurs fait dans ses autres adaptations du même dramaturge. Un choix discutable quand on sait que, par définition, l'aparté n'est entendu que par le spectateur. Or, en tant que spectateur, quand je ne saisis pas les apartés, j'ai un peu l'impression qu'on nie ma présence dans la salle et qu'on ne joue plus pour moi. Du coup, les apartés tombent à plat et perdent tout leur effet comique.

En terminant, je tiens à souligner le jeu très athlétique de Guillaume Chouinard. Sa prestation est excellente et sans faille. Il fait un Arlequin coquin, maladroit et cupide, sans toutefois agacer le spectateur avec un cabotinage enfantin. Mes compliments s'adressent aussi à Pierrette Robitaille, surprenante et quasi méconnaissable dans le rôle de Pantalon, un homme grivois et intéressé par Eleonora, de même qu'à Ginette Chevalier dans le rôle de Marion. L'élocution de celle-ci est parfaite. Chevalier nous fait croire d'emblée à l'intelligence et à la subtilité d'une femme de chambre qui parviendra à sauver la sœur de Rosaura des griffes de Pantalon en l'acoquinant à son compatriote français. Marion a sûrement une cousine nommée Colombine. Bref, par leur jeu physique et leur gestuelle inspirée de la commedia dell'arte, ces trois interprètes nous rappellent un peu ce qu'est la comédie à l'italienne et l'Italie pittoresque. On en aurait voulu autant du reste de la production. **J**

[...] on s'éloigne beaucoup de l'ambiance de fête galante qui ressort des comédies de Goldoni, dans lesquelles les personnages prennent plaisir à se jouer les uns des autres, à se déguiser, à simuler.